

Pour une appréciation réaliste du Concile de Nicée 325

Serge Fornerod

Publié sur le site de la Communauté de travail des Églises chrétiennes
CTEC/AGCK en mai 2025 (<https://agck.ch>)

Introduction

Les commémorations des 1700 ans du premier Concile pan-chrétien sont en plein cours. À lire les plus récents commentaires, on ne peut qu'être frappé par leur diversité : les différentes prises de parole actuelles en disent bien plus sur le positionnement théologique et œcuménique de celui qui parle que sur le contenu réel du texte du Symbole et la réalité concrète de l'événement du Concile lui-même: ainsi le **Cardinal Kurt Koch**, responsable du dicastère de l'unité au Vatican insiste sur le fait qu'en 325 l'Église était selon lui encore sans division¹ ; Le pasteur **Martin Hoegger**, pasteur réformé et enseignant à la HET-Pro à Blonay-St.-Légier, de tendance évangélique, met lui l'accent sur l'affirmation de la divinité du Christ, en danger dans l'Église actuelle selon lui² ; le **Conseil œcuménique des Églises COE** quant à lui insiste sur le contexte troublé de l'époque et le témoignage nécessaire dans le monde³; **L'Église évangélique réformée de Suisse EERS**, fière de n'être liée à aucune confession contraignante « grâce à la théologie libérale », y voit le précurseur de la liberté individuelle et libérale de confesser ou pas⁴ ; Sans surprise non plus, le doyen de la **Faculté de théologie liée au Canton** de Fribourg, Joachim Negel, considère comme anachronique la critique radicale du tournant constantinien vers une Église d'Empire ». Il veut plutôt puiser dans les chefs-d'œuvres culturels, philosophiques, artistiques et académiques des 1700 ans d'interdépendance entre l'Église et l'État des ressources pour redonner un socle spirituel à un monde en crises multiples⁵. Par contraste, on appréciera la lucidité du Professeur **Gregor Emmenegger** qui replace l'événement dans le contexte de la prise de pouvoir de l'Empereur Constantin sur l'Église⁶. Mais aussi le recul des Professeurs **Christophe Chalamet**⁷ de Genève et **Reinhold Bernhardt**⁸ de Bâle qui désenclavent le débat

¹ <https://www.vaticannews.va/de/vatikan/news/2025-04/schweiz-vatikan-kardinal-kurt-koch-nicaee-konzil-chance-oekumene.html> ;

² <https://www.hoegger.org/wp-content/uploads/2024/07/M.-Hoegger-Le-credo-de-Nicee-dans-le-protestantisme-long.pdf>

³ <https://www.oikoumene.org/fr/events/nicaea-2025>

⁴ <https://www.eks-eers.ch/blogpost/frei-bekennen-1700-jahre-nicaenum/>

⁵ <https://www.unifr.ch/theo/fr/actus/news/32581/le-mot-du-doyen-joachim-negel-sp-2025-i-?>

⁶ <https://www.kath.ch/newsd/gregor-emmenegger-entscheidend-ist-nizaea-in-der-frage-wie-halten-wir-es-mit-dem-staat/>

⁷ <https://www.reformes.ch/theologie/2025/03/pourquoi-celebrer-le-concile-de-nicee-journal-reformes-reformes-mars-2025-dossier> .

⁸ <https://www.kirchenbote-tg.ch/artikel/konzil-von-nizaea-von-der-bergpredigt-zur-staatsreligion/>

d'œillères partisans. Ainsi que de l'analyse théologico-historique et philosophique sans concession du théologien, philosophe et auteur catholique **Urs Eigenmann**⁹. Le constat de tant de différences doit nous alerter. Il ne peut que renvoyer au fait que les résultats de ce Concile ont été tout sauf clairs, consensuel, et durables.

Le Concile de Nicée de 325 mérite sans aucun doute d'être commémoré. C'est le premier essai de dialogue doctrinal des Églises sur le plan global de l'époque. C'est une première tentative d'aborder avec les Églises rassemblées la question de la manière de réguler ***l'unité de la pensée théologique, mais aussi de principes communs dans la discipline et la gestion administrative*** dans une Église en pleine croissance. Mais son résultat concret a été essentiellement politique et disciplinaire. Sur le plan théologique, il est resté symbolique et très incomplet. D'un point de vue historique, son importance a été surévaluée. Comment aurait-il pu en être vraiment autrement pour une première tentative au niveau de l'Empire ? L'historiographie a exagéré a posteriori l'importance d'une confession de foi et d'une ambiance consensuelles au Concile et les a projetées dans le passé pour justifier la politique de l'Église de l'époque, de la même manière que les auteurs des écrits du Nouveau Testament ont parfois placé dans la bouche de Jésus ou des apôtres des propos ou des actes qui concernaient les communautés auxquelles ces écrits étaient destinés.

La possible actualité de ce Concile et de l'adoption de cette confession de foi est à chercher encore ailleurs.

Le constat historique

Nicée est le premier Concile « œcuménique », dans le sens où l'Empire (*oikoumene*) était à nouveau uni sous la houlette d'un seul homme, suite à la victoire de Constantin, empereur d'Occident, sur Licinius, Empereur d'Orient, à la bataille de Chrysopolis le 18 septembre 324. Constantin a par conséquent convoqué **pour la première fois les représentants des Églises de tout l'Empire** (et au-delà). D'autres Conciles sur des sujets similaires ou non ont eu lieu avant, mais pour une partie de l'Empire ou une province seulement.

Mais de fait, il n'a pas été vraiment global, car il n'a **rassemblé que les évêques d'Orient**. Sur les env. 1800 évêques que comptait l'Empire, environ 250 se sont réunis. Seuls trois viennent de l'Ouest : Ossius (de Cordoue, conseiller de Constantin), deux prêtres de Rome (l'évêque ne s'est pas déplacé !) et un évêque de Dijon.

Au plus tard dès 313 avec l'Édit de Milan, l'Église est pour Constantin une institution de l'Empire. Constantin en a fait une ***religio***. À ce titre, le christianisme obtient le même statut que le culte impérial, la religion civique, les cultes domestiques, le culte des morts, la magie, l'astrologie, et des philosophies comme l'épicurisme, le stoïcisme et le platonisme. Auparavant, le christianisme était considéré comme une ***superstitio***,

⁹ <https://www.pastoralraum-aarau.ch/das-konzil-von-nizaeaals-moment-der-konstantinischen-wende-das-erste-konzil-im-licht-des-einundzwanzigsten/>

plus ou moins tolérée selon le bon vouloir des autorités concernées. Cela concernait aussi le judaïsme, le culte d'Astarté, de Cybèle, de Jupiter, d'Héliogabale, et les cultes à mystère d'Éleusis, de Mithra, de Dionysos, d'Isis et Sérapis, etc... Devenir une *religio* c'est devenir le « *lien* », ce qui soude et fonde la cohésion de l'Empire, l'harmonie entre le ciel et la terre, c'est accorder sa loyauté aux dieux et à l'Empire. Ce n'est pas une foi, simplement un culte, avec ses règles bien établies. Jusqu'à là, les chrétiens tout comme les Juifs s'attiraient souvent les foudres des autorités parce qu'ils refusaient de sacrifier aux dieux par exemple.

Ayant appris le conflit entre la théologie favorite à **Antioche** (où Arius a été formé) et celle d'**Alexandrie** (l'évêque Alexandre) au sujet de la nature divine ou non de Jésus, Constantin y voit immédiatement une possible division dans la nouvelle religion d'Empire. Ceci est politiquement dangereux, car le bien-être sur terre dépend de l'harmonie dans le ciel. Il s'agit aussi d'un conflit de pouvoir et de primauté entre deux écoles théologiques, deux évêchés historiques de haute valeur symbolique. Il envoie d'abord son conseiller l'évêque Ossius avec une lettre à Alexandrie pour demander aux deux parties de ne pas parler de cette question en public. Devant l'échec de cette demande, Constantin prend les grands moyens et convoque le Concile, à peine plus de six mois après avoir tué son rival Licinius et avoir obtenu le pouvoir total sur l'Empire.

Où réunir un tel nombre de notables impériaux ? Pas à Rome, car Constantin veut montrer aux évêques d'Orient qu'il est leur nouvel empereur, comme il l'a fait à Arles en 314 pour l'Occident. Nicomédie, où siégeait Licinius, ne convient pas puisqu'il a été vaincu. L'ancienne Troyes non plus, car son histoire est liée à celle de Rome, et Constantin veut se présenter comme l'Empereur désormais légitime de tous. Constantinople est encore en construction. Le grand palais de Licinius à Nicée, près de Nicomédie, plus neutre, fera l'affaire. Le Concile dure plus de deux mois, du 20 mai au 25 juillet. Les 250 évêques y sont logés et nourris, ils ont été acheminés par les voitures de la poste impériale. À la fin, ils recevront de nombreux cadeaux de l'Empereur, ainsi que des réserves de blé pour leur évêché. Constantin a fait éditer à grand frais cinquante exemplaires du canon en constitution du Nouveau Testament pour l'occasion. Il est possible que le manuscrit dit « Sinaiticus » en soit le vestige.

Nicée marque ce **passage de l'Église « encore en mouvement » à l'Église qui « s'organise Institution »**. Le fait que le seul résultat durable du Concile fut une confession de foi témoigne de l'ambiguïté qui naît : le Concile accepte la formulation d'un premier consensus sur la divinité du Christ (fragile, incomplet et contesté) plus par loyauté à l'Empereur que par unité théologique. La confession de foi n'est pas seulement une parole théologique, elle exprime aussi la loyauté de l'Église à l'Empereur qui l'exige. La majorité des évêques présents préféraient au début du Concile la formule « omoiousios » (semblable) et non « omoousios » (identique) pour définir la nature de la personne du Jésus le Christ par rapport à celle de Dieu le Père. La définition « omoousios » était gênante, car elle signifiait potentiellement qu'il y avait deux dieux suprêmes identiques, ce qui rompait complètement avec le consensus philosophique grec de base et l'hénothéisme ambiant. Cela posait en outre tout de

suite la question de ce qui différenciait malgré tout le Père et le Fils. Cette question mit encore plus de cent ans pour être « clarifiée » (Chalcédoine 451).

Le Concile n'a pas été convoqué par les Églises locales, mais par l'Empereur en personne. Constantin traite les affaires internes de l'Église comme des affaires d'État, dans le but de maintenir la paix sociale, la concorde et l'ordre « à la romaine ». Il a déjà pris auparavant des décisions favorables aux chrétiens (mais pas seulement), comme l'interdiction de la crucifixion ou la liberté de culte le dimanche. Cela a bien sûr plu et donné confiance aux évêques après la persécution de Dioclétien entre 303 et 311. Mais la liberté de croyance ne signifiait pas pour Constantin la liberté de l'Église. Il est ainsi déjà intervenu dans les affaires de l'Église lors de la **crise donatiste** à Carthage, province « grenier » de Rome et rebelle. En 314 lors du concile d'Arles, il a convoqué les évêques de l'Occident. Là il prend le parti des évêques qui ont trahi la foi et livré des chrétiens pendant les persécutions, contre la position du contre-évêque Donatus, qui contestait la légitimité de ces évêques traîtres. Constantin crée ainsi un premier schisme, en déclarant les donatistes hérétiques et en les chassant. L'Église donatiste durera jusqu'au VII^e siècle et l'invasion arabo-musulmane.

De la même façon Constantin crée un **second schisme en 325** en condamnant l'**arianisme** à Nicée¹⁰. La religion étant le ciment de la cohésion sociale, un conflit dans l'Église menace l'unité de l'Empire. Mais seuls les évêques de l'Orient sont présents. En Occident on se souvient sans doute de la manière dont Constantin a « réglé » le donatisme à Arles en 314. En outre, la traduction latine de « ousia », *substantia*, ne crée pas autant de difficultés linguistiques pour affirmer en même temps l'unité et la différence entre le Père et le Fils. Les évêques acceptent la formulation qu'il préfère, proposée par Cassius de Cordoue et Athanase d'Alexandrie. Pourquoi ? Par loyauté ?, lâcheté ?, peur ?, naïveté ?, espoir ?, paresse ? Peut-être un peu de tout cela. Deux évêques égyptiens refusent de signer. Ils sont excommuniés séance tenante et exilés. Personne ne proteste...

Le Concile de Nicée **n'a résolu aucun des sujets** mis à l'ordre du jour : la date de Pâques, l'étendue de la juridiction épiscopale (identique aux provinces impériales), l'autorité épiscopale extraterritoriale (primauté), le sort à réserver à ceux qui ont renié leur foi pendant les persécutions et celui des eunuques, le célibat de prêtres - sujet qui ne fut même pas abordé. Tous ces sujets ne trouvèrent pas de consensus définitif ou ne furent que partiellement mis en œuvre. La confession de foi n'était pas non plus complète (le Saint Esprit est juste mentionné en passant tout à la fin), ni définitive, elle ne deviendra fixe que 56 ans plus tard, au Concile de Constantinople en 381 et ne s'imposa définitivement que plusieurs siècles plus tard.

¹⁰ Constantin sera encore responsable un peu plus tard de la terrible persécution des **chrétiens de Perse**, hors de l'Empire. En ayant fait du christianisme une religion officielle, il met les chrétiens de Perse soumis aux Sassanides dans une très mauvaise position. Par la suite, à cause de cela, cette Église quittera la communion ecclésiale au VI^e-VII^e siècle pour échapper aux persécutions. Cette Église de l'Orient essaimera par la suite dans toute l'Asie centrale, en Inde et jusqu'en Chine, en particulier dans sa version nestorienne, du nom d'une autre prétendue hérésie.

Cette discussion autour de **l'arianisme durera encore des dizaines d'année**. En 327 déjà, Constantin rappelle Arius de l'exil, adopte l'autre formulation (*omoiousios*) et envoie Athanase en exil (le premier de ses cinq exils, tous dus à cette discussion !). Finalement les politiciens, peu intéressés à la théologie, opteront pour « *omoios* » (semblable). La guerre de pouvoir qui s'ensuit pendant des décennies entre les successeurs de Constantin correspond à la guerre autour de cette formulation, qui va dans un sens puis dans l'autre jusqu'à ce que le général Théodose (le premier Empereur qui n'est pas de sang impérial) prenne le pouvoir en Orient, puis instaure en 395 avec son « Code » la formule « *omoousios* », consolidant définitivement la religion chrétienne comme la doctrine officielle et cette fois exclusive de l'Empire. Les autres *religio* sont désormais interdites.

Ceci provoquera peu à peu **l'avancée de positions critiques à la loyauté absolue** à l'Empereur dans l'Église et la formation d'un positionnement « en partenariat » avec l'Empire, ou en rejet/opposition (comme à Carthage), selon lequel l'Empire n'a pas à intervenir dans les affaires théologiques de l'Église. Si en Orient, l'Empereur, en siégeant à Constantinople, restera le chef de l'Église, à Rome en revanche, c'est l'Église, en la personne de l'évêque du lieu, qui revendiquera d'être l'autorité suprême de l'Empire (malmené et démolí par les Goths), au-dessus de celle de l'Empereur s'il le faut. C'est ainsi que l'on représenta Jésus -Christ en Orient souvent comme le « *pantocrator* », qualificatif réservé jusque-là uniquement à l'Empereur, tandis qu'en Occident on vit apparaître au IV^e siècle le symbole de la croix, jusqu'ici symbole de honte à cause de la mort infâmante que ce supplice exprimait. Cette différence perdure encore aujourd'hui dans les positionnements des Églises orthodoxes ou des Églises occidentales face au pouvoir politique environnant.

Interprétation

Nicée représente au moins trois ruptures :

1. La première : la discussion pour savoir quel genre de personne était le Christ (créature ou créateur) ne trouvait pas de réponse définitive dans les textes bibliques. On a cherché à « améliorer », clarifier ou pondérer les divers types d'affirmation que l'on trouve dans la Bible sur la personne du Christ. Pour ce faire, on a eu recours à une catégorie de la philosophie grecque, à la fois platonicienne et aristotélicienne, de « *ousia* ». Ce terme ne se trouve pas dans la Bible. La traduction latine pour le traduire, *substantia* (la langue maternelle de Constantin était le latin, il avait un traducteur à ses côtés), n'est pas la plus exacte. En termes de confession de foi, on utilisait jusque-là essentiellement les credos contenus dans le Nouveau Testament (lettres de Paul, récits des Évangiles) et des formules simples de baptême. Nicée marque ce premier moment où **la dogmatique officielle se détache du vocabulaire biblique** pour se développer et s'exprimer dans des catégories indépendantes de la foi mais usuelles chez les élites de l'Empire. Mais cela ne fit que repousser le problème, comme la durée de la crise de l'arianisme le montre. Sans cette volonté imposée par l'Empereur, pour qui une

religion officielle ne devait avoir qu'une formulation doctrinale et pas plusieurs qui cohabiteraient tant bien que mal, il est peu probable que le Concile ait atteint ce résultat, ou que ce soit ce résultat-là qui ait emporté le vote majoritaire. Les six premiers Conciles de l'Église, jusqu'en 681, auront cette question christologique à l'ordre du jour. Mais pour Constantin et ses successeurs, le principe est sauvé : **un Empire, un Empereur, un Dieu, une Église.**

2. Nicée marque une autre rupture, où une théologie **orientée** sur la **pratique** d'une suivance du Messie cède sa place dominante à une théologie **philosophique orientée** sur **un culte** religieux, avec tous les appareils ornementaux et architecturaux qui vont avec un culte romain : habits liturgiques, autel et autres mobiliers, bâtiments monumentaux, procession, encens...). Le remplacement d'une confession de foi engageante pratiquement par une confession au dieu « Jésus-Christ » sans mentionner le Royaume de Dieu et sans suivance induit une compréhension de la foi limitée à la sphère personnelle. À la formule « le Royaume de Dieu est au-milieu de vous », on préfère peu à peu « le Royaume de Dieu est au-dedans de vous » (Jérôme). Ceci permet aussi à l'Église de mieux expliquer et vivre la réalité toujours plus frustrante du retard du retour du Christ. Peu à peu s'établit une doctrine fixe, écrite, contrôlée par une autorité normative, le magistère, qui juge si la foi est orthodoxe ou hérétique, c'est-à-dire si elle trouble la paix sociale.¹¹
3. Cette rupture est encore celle avec le **monde et la pensée hébraïque, juive et hellénistique**, qui avait prédominé jusque-là, surtout en Orient, où se trouvait la très grande majorité des chrétiens. Le premier indicateur de cette rupture est justement ce qui est souvent mis en avant aujourd'hui comme grand succès de Nicée, à savoir la fixation de la date de Pâques : un grand nombre de communautés célébraient Pâques encore selon le calendrier juif, à savoir le 14 du mois de Nizan. Nicée décide de suivre le calendrier grec lié au solstice solaire du dieu Apollon, dieu emblématique de Constantin. C'est la marque de l'antijudaïsme chrétien très fort dans l'Église, qui voit dans la destruction de Jérusalem la preuve que Dieu a rejeté les Juifs, qui ont crucifié Jésus. Dès la fin du IV^e siècle, on enregistre les premiers massacres de juifs. L'antisémitisme chrétien est né. L'Église remplace le peuple élu. Dans le Symbole de Nicée, la formulation de la foi chrétienne passe en une phrase de la création à l'incarnation, en sautant à pied joint par-dessus l'histoire du peuple juif, esclave libéré, l'alliance, l'exode, la terre promise, la royauté, les prophètes et leur critique sociale, l'exil, le retour partiel, le Second Temple et l'attente pressante et zélée du Royaume de Dieu et du Roi - Messie, nécessitant une repentance, une conversion et le don de soi. Il faut souligner que dans la formule de Jésus « mon royaume n'est pas de ce monde » (Jn. 18.36), c'est le mot « *basileia* » qui est employé, terme qui est utilisé usuellement pour désigner l'Empire. De même, la formule de 1 P 2.11 « je vous exhorte, comme étrangers et voyageurs sur la terre », le terme « *paroikos* » est employé, qui signifie littéralement « sans-papiers », sans-droit, voyageur, exilé,

¹¹ <https://www.pastoralraum-aarau.ch/das-konzil-von-nizaaals-moment-der-konstantinischen-wende-das-erste-konzil-im-licht-des-einundzwanzigsten/>

migrant, tout le contraire de « citoyen ». Ce terme restera très populaire pendant les premiers siècles, au point qu'il a donné en français le mot « paroisse ». Les communautés chrétiennes sont d'abord des communautés de passage, sans lien fort avec le système socio-politique en vigueur, des « citoyens du ciel ». C'est pourquoi cela a attiré tous ceux et celles qui n'avaient pas de pouvoir ni de reconnaissance dans l'Empire : esclaves, femmes, soldats, enfants, pauvres, handicapés, etc.

Les limites de Nicée

Constantin était exactement le type de messie militaire que les Juifs du premier siècle attendaient, mais il était totalement différent du rabbin crucifié de Nazareth¹². **Jésus annonçait l'arrivée du royaume de Dieu, mais c'est l'Empire de Constantin qui arriva.** Pour beaucoup d'évêques, cette reconnaissance de l'Église par l'Empire pouvait être aisément comprise comme le début de la réalisation de la promesse d'un Royaume chrétien¹³. Dans le monde antique, un roi est toujours associé à un royaume, un territoire. Mais le message de Jésus (et de Paul) sur son royaume « qui n'est pas de ce monde » était disruptif, et potentiellement révolutionnaire. À l'inverse, l'assurance chrétienne affirme que tous les croyants sont des citoyens égaux dans le **royaume du ciel**.

Nicée marque un pas décisif dans **l'établissement d'une Église d'Empire**, où les évêques sont des fonctionnaires d'État. Désormais, l'Église sera tenue de défendre le consensus défini par le pouvoir, que celui-ci soit politico-militaire comme dans l'Empire romain, ou politico-culturel, comme aujourd'hui en Occident, avec son credo dans le libéralisme et l'individualisme. L'Église n'est plus maîtresse de la discussion de son agenda religieux ni de sa mission première.

Nicée montre que pour tuer une religion-mouvement, une foi vivante, rien de tel que de la **rendre conforme à l'esprit dominant, la culture méditerranéenne**. Or, l'Église comme agent de la mission de Dieu (*missio dei*) n'a rien à gagner à être dépendante de l'État ou être conformiste. Si le discours de l'Église ressemble trop à celui du pouvoir, les gens s'en détournent, comme on peut le constater dans notre société.

Une autre limite du symbole de Nicée est **sa mise sur un piédestal** et sa promotion à **un statut normatif absolu**. En fait, il répondait à un besoin précis dans le contexte de l'Empire et de l'Église d'Orient à un moment donné. Il concernait exclusivement les hautes autorités et les milieux intellectuels. L'expression de la foi des simples fidèles n'en était pas vraiment touchée. La formulation positive des premiers articles du Symbole représentait un consensus admissible (pour des raisons différentes) par les divers courants, y compris par Arius. Mais le paragraphe important était le dernier sur

¹² <https://www.seenandunseen.com/trump-new-constantine-hes-no-saviour>

¹³ Cf. la description qu'Eusèbe de Césarée, témoin oculaire du Concile, fait de l'arrivée de Constantin à Nicée : « L'Empereur parut comme un envoyé de Dieu, vêtu d'or et couvert de pierres précieuses : il était grand, élancé, beau et majestueux » (Eusèbe, vie de Constantin 3.10).

l'anathème, c'est-à-dire l'expression du pouvoir impérial pour maintenir la paix dans l'Empire et son Église. Cette contextualité de Nicée est un élément que la tradition réformée a su retrouver et amplifier (malheureusement parfois à l'outrance, aboutissant à un relativisme et à l'individualisme du croire typique de notre situation actuelle en Suisse), à savoir qu'une confession est toujours contextuelle et rédigée face à et contre une déviance identifiée. Mais elle n'est pas destinée à être immortalisée et « empaillée » tel quel pour l'éternité. Pensons aux confessions de Barmen ou de Belhar par exemple. En la statufiant, on a figé aussi l'expression de la foi dans les catégories d'un certain arrangement et système philosophique, culturel et politique éphémère.

Conclusions

1. Il ne ferait pas vraiment sens de déduire de ce qui précède un nouvel « anathème » sur les relations étroites entre l'Église et l'État telles qu'elles sont organisées aujourd'hui encore, en particulier en Europe occidentale et septentrionale. Mais il semble évident que parler de Nicée aujourd'hui en Occident sans évoquer la dépendance de l'Église des pouvoirs relève de l'aveuglement. Bien sûr, l'État moderne n'intervient plus dans la définition des contenus de la foi. Mais il délimite toujours par des lois précises en Suisse, en Russie comme aux USA quelle religion contribue à *l'harmonie entre le ciel et la terre*, à l'harmonie sociale et comment elle a le droit ou non de mettre ce mandat en œuvre. **Le poids de la dépendance de l'Église des pouvoirs sur la manière dont elle interprète jour après jour son obéissance au Christ** mérite une discussion. Qu'est-ce que le soutien financier apporte de différent à la vie et au témoignage de l'Église ? Aujourd'hui, deux mille ans plus tard, nous savons, contrairement aux évêques rassemblés à Nicée, qu'un « royaume chrétien » est une dangereuse illusion, et que les tentatives pour l'établir ont été des erreurs tragiques et sanglantes, des croisades aux colonisations. La relation entre royaume politique et royaume de Dieu mérite une nouvelle réflexion synodale et conciliaire. Dans leur immense majorité, les Églises dans le monde se positionnent plutôt en alternative ou contre-modèle aux valeurs régissant l'ordre mondial globalisé. Cela est aussi de plus en plus évident dans l'Occident dit « chrétien », si l'on pense aux domaines de l'environnement, de l'économie néolibérale sans limites, de la cohésion sociale, de la cohabitation des peuples, de la migration etc. Qu'en est-il du soutien des Églises à d'autres modèles de relation à l'État, à une réflexion sur d'autres champs de mission sociale que ceux subventionnés par l'impôt, à la mission « depuis les marges » ?
2. On peut légitimement alerter les Églises concernées sur la tension entre une vision et une **pratique prophétique de la mission de l'Église**, centrée sur l'espérance eschatologique du royaume de Dieu à vivre maintenant « au milieu de nous », regardant le monde au travers des yeux de la Résurrection et une vision plus **institutionnelle** et traditionnelle visant presque uniquement à **préserver le statu quo institutionnel**, y compris certains privilèges. Moltmann disait à la fin de sa vie

qu'en Occident, l'avenir de l'Église était sans lien avec l'État (« *Die Zukunft der Kirche ist freikirchlich* »). À l'heure où la confiance dans les institutions, quelles qu'elles soient est en fort déclin, il y a un regard nouveau à porter sur les mouvements et communautés de base, comme fonctionnent par exemple une bonne partie des communautés de migrants établies chez nous.

3. Le mot-clé « anathème » permet d'énoncer une autre actualité de Nicée : comment **confesser sans condamner** ou rejeter ? L'histoire du genre littéraire « confession de foi » montre à l'évidence qu'il s'agissait aussi (pas seulement) de se démarquer d'autres formulations. C'est une actualité aussi pour nos Églises, entre les membres passifs, les sympathisants, les confessants, les enthousiastes, les spirituels, les new age, les distancés, les libéraux, les évangéliques, les piétistes, etc. À cause ou grâce à la sécularisation générale, cela est encore bien plus marqué **sur les questions éthiques** : écologie, bioéthique, migration, économie néolibérale, autant de sujets quasi tabous dans bien des paroisses car beaucoup trop clivants. Nous avons besoin d'apprendre à vivre dans la tension de diverses formulations de foi et expressions pratiques de la suivance, tout comme nous devons apprendre à approfondir ensemble la notion de « corridor éthique ».
4. Une quatrième actualité est celle du **modèle de gouvernance d'Église**, sur le plan global. Il est évident que les évêques n'arrivaient pas à se mettre d'accord facilement à Nicée. Et aussi qu'ils n'étaient pas tendres les uns avec les autres, s'invectivant sans retenue. Mais il est tout aussi évident que la main forte de l'Empire n'a pas résolu le problème ni créé de consensus « spontané ». Au contraire, cela a creusé les fossés et exclu toute une série de possibles variantes régionales ou provisoires. Pourquoi est-il toujours nécessaire d'avoir une seule solution valable partout et pour tous ? L'histoire des dogmes est remplie de changements de position et d'erreurs reconnues tôt ou tard. L'essentiel seul doit être maintenu : la foi commune en Jésus-Christ et la volonté de le suivre, aussi fidèlement que possible. Tout le reste n'a pas besoin d'être régulé en détails dans des règlements ecclésiastiques soporifiques. L'unité tolère des variations de position, comme les premiers siècles de l'Église nous le montrent. **L'uniformité n'est pas nécessaire, pas même dans la même Église**. Bien mieux, il s'agit d'aiguiser la curiosité à découvrir la richesse de traditions que nous n'avons pas.
5. A l'heure du polycentrisme du christianisme mondial, il serait précieux d'encourager plutôt la formulation de la foi en la divinité du Christ dans des **catégories qui soient compréhensibles dans des contextes et cultures différents**. Mais aussi de limiter le focus d'une confession de foi valable universellement à quelques phrases comme c'était le cas dans les premiers siècles. **Une confession de foi œcuménique globale doit exprimer simplement la confiance du croyant dans le Dieu trinitaire**, et ne pas entrer dans trop de contenus de détail ou particuliers, qui peuvent évoluer avec le temps et le développement de la pensée. L'unité de toutes les Églises y gagnerait. Cela serait aussi plus fidèle à ce qui fait de plus en plus consensus aujourd'hui, à savoir la reconnaissance implicite de la validité des autres fois des différentes Églises, à condition qu'elles reconnaissent l'autorité de la Bible et la Trinité.

Auteur : Serge Fornerod, pasteur, Directeur entre 2002 et 2023 des relations internationales et œcuméniques à l'Église évangélique réformée de Suisse EERS

Bibliographie :

Gregor Emmenegger, Foi, pouvoir et politique ; l'héritage du Concile de Nicée ; exposé lu lors de la journée d'étude de la CECCV sur le Concile de Nicée, 19 mars 2025 ; <https://www.ceccv.ch/journee-detude-concile-de-nicee/>

Gregor Emmenegger, Cours Université Fribourg (CH), Histoire de l'Église ancienne, I^{er}-VI^e siècle, Hiver 2024, Printemps 2025

Paula Fredriksen, Ancient Christianities, the first five hundred years, Princeton University Press, 2024

Journée d'étude de la CECCV, 19 mars 2025, <https://www.ceccv.ch/journee-detude-concile-de-nicee/>

Enrico Norelli, la naissance du Christianisme, Comment tout a commencé, Gallimard, Paris 2014.